

Montaigne et Proust : fragments

Autor(en): **Lavanchy, Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **13 (1938-1939)**

Heft 3

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870070>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MONTAIGNE ET PROUST

FRAGMENTS

Des malades, au surplus, ils l'ont été tous les deux. Mais il ne s'agit pour Montaigne que d'une maladie organique, d'ailleurs héréditaire, et qui ne le prit qu'assez tard, vers quarante ans. Sans doute le fit-elle parfois cruellement souffrir — et il nous en raconte abondamment les épisodes, et tous ses traitements. Mais cette maladie ne fut pour lui, comme le reste, qu'une occasion d'élargir son expérience, de mieux connaître la destinée humaine, d'essayer une fois de plus sa sagesse. Elle fut même le prétexte d'un divertissement qu'il désirait depuis longtemps — un voyage.

Marcel Proust, lui, est pour ainsi dire né malade. Asthme nerveux. Toute sa vie baigne dans la maladie, et dans une maladie particulière... La maladie escorte donc Proust tout au long de son existence. Mais tout d'abord cette maladie ne se marque guère directement dans l'œuvre. Et puis elle n'est pas de ces infirmités qui amoindrissent l'individu. Au contraire, la maladie nerveuse de Proust a certainement aiguisé sa pénétration, sa curiosité, son pouvoir de sympathiser et de comprendre. Elle lui a fait palper plus douloureusement l'égoïsme humain; elle lui a donné le sens pessimiste de la fatalité de la vie qui anime si anxieusement son œuvre.

Comme Montaigne, plus que Montaigne, parce que plus durement touché, il semble que Dieu lui ait donné « le bon usage des maladies ». Sur ce point encore, où la différence des deux tempéraments est si nette, l'un sain et allègre, l'autre maladif, il est impossible de ne pas reconnaître un parallélisme d'attitude entre nos deux écrivains, la même aptitude à tout utiliser de la vie et de la condition humaine, même et surtout le pire, pour en extraire ce que leur génie les pousse à en tirer. Ni chez l'un, ni chez

l'autre la maladie n'est obstacle à l'œuvre, ou, si c'en est un, il est de ceux que l'on double son énergie à surmonter.

* * *

Il est un point encore où ce parallélisme des deux vies me paraît évident, c'est ce fait qu'ils ont tous deux goûté les voyages, et qu'ils n'en ont tous les deux guère fait qu'un, dans le même pays, en Italie. Simple coïncidence sans doute. Mais à y regarder d'un peu près, nous verrons peut-être éclater, comme jusqu'ici, cette parente action de deux génies si différents d'ailleurs dans leur entreprise. Leur ressemblance et leur différence y apparaît à la fois.

Car si c'est leur prodigieuse curiosité à tous deux, leur effréné besoin de savoir, pour connaître et pour écrire, qui les pousse tous deux au voyage, leur curiosité à chacun va dans son sens à elle, qui n'est pas celui de l'autre. Montaigne voyage en homme, en moraliste, pour enrichir concrètement son idée de l'homme, de la diversité prodigieuse de ses coutumes et de ses mœurs, pour y vérifier et y amplifier son idée de l'homme ondoyant et divers. Tandis que Proust voyage en artiste, à l'affût de sensations d'art, perpétuellement inquiet de ne pas trouver les monuments, les chefs-d'œuvre, les paysages, différents de ce que son imagination lui promettait, perpétuellement déçu par cette confrontation avec le réel, et perpétuellement disponible pour une exaltation nouvelle et autre.

Montaigne, donc, en voyageant, satisfait un besoin d'action, un besoin d'observation et d'expérience. Proust, lui, satisfait un besoin de son imagination, excitée par des lectures, des conversations, des reproductions d'œuvres d'art, et avide de voir l'original. Mais l'étrange, c'est que devant l'objet, une même passion quasi scientifique de vérité le possède, identique à celle de Montaigne. Il confronte le pouvoir imaginé de l'œuvre avec son pouvoir réel. Il scrute l'œuvre et lui-même avec une lucidité impitoyable, avec une puissance d'observation, chez lui aussi, extraordinairement positive, acharnée à connaître et à savoir — à posséder le vrai. L'enquête morale de Montaigne et l'enquête

esthétique de Proust partent au fond du même principe et vont à la même fin. Un même besoin de connaissance exacte les dirige, et une même intention plus ou moins consciente de nous montrer l'homme instable, variable, ondoyant et divers, capable cependant, si la nature l'a doué comme eux de quelque faculté particulière et de quelque grandeur, d'atteindre à certaines certitudes laborieusement conquises.

* * *

La curiosité extraordinairement avide et sceptique à la fois de Proust est exactement celle de Montaigne. Montaigne l'applique aux mœurs, qu'il n'est jamais rassasié de connaître, et dont il met toujours en doute la pureté morale — et Proust l'applique à la pensée, à celle des autres et à la sienne, qu'il n'est jamais rassasié de connaître, et dont également il met toujours en doute la sincérité et l'objectivité. Nous avons réellement affaire à deux activités spirituelles identiques, s'exerçant chacune sur un autre plan, mais selon la même méthode.

* * *

... très vite... il va secouer la tutelle de ses maîtres stoïciens. Nous le voyons, au bout de quatre à cinq ans, vers 1576, ayant atteint la quarantaine, se lancer délicieusement en plein scepticisme. Et la vie marchant chez lui d'accord avec la pensée, nous le voyons se faire frapper, à cette date, une médaille symbolique, représentant une balance dont les deux plateaux sont en équilibre parfait, sans incliner ni vers le pour ni vers le contre, avec pour inscription le fameux « que sais-je ? » Au lieu de l'action stoïque, si peu faite pour lui, il ne vise plus qu'à une sérénité passive, et son jugement perd toute prétention à l'absolu. Son jugement s'aiguise, et il en fait une méthode de pesage de plus en plus délicate... Crise de scepticisme d'ailleurs courte... Depuis six ou sept ans qu'il s'est attelé à son œuvre, il va soudain en devenir le maître. Après tant de visages d'emprunt, son vrai visage à lui. Après n'avoir exprimé de lui que ses idées (le moins

personnel), il va trouver son sujet — et c'est lui-même — non seulement dans ses opinions, mais dans ses goûts, ses humeurs, dans toute sa personne physique et morale, dans tout ce qu'elle a de commun avec les autres hommes... « Mon seul dessein est de me peindre. Je ne fais que me raconter », s'écrie-t-il maintenant avec une joyeuse certitude, dans l'enchantement de sa trouvaille, qui donne à son entreprise cette originalité, cette « étrangeté », comme il disait, désormais impérissable.

Sa personne envahit son livre. Il vit pour son livre, qui en retour l'aide à se connaître et à se perfectionner. L'auteur et l'œuvre deviennent « consubstantiels » l'un à l'autre. Ses idées les plus générales, par exemple sur l'institution des enfants..., ne sont plus qu'une expression généralisée de sa propre expérience. Et c'est alors qu'il peut vraiment donner, et qu'il donne en effet à son livre ce titre d'*Essais*, au sens le plus plein — essais de sa pensée, de son style, de son action, de son œuvre, de toute sa vie. Et c'est alors aussi, en 1580, qu'il se décide à se faire imprimer...

Voie donc trouvée. Succès. Aussi se donne-t-il de plus en plus à son œuvre, de plus en plus joyeusement et de plus en plus librement, sans renoncer en rien et même au contraire à sa vie extérieure... faisant converger les expériences de l'une et les réflexions de l'autre vers la réalisation de ses *Essais*... En huit ans, (il) grossit son ouvrage d'un troisième livre. Plein épanouissement de pensée et de forme. Tout à la peinture de son moi — bien particulière d'abord, bien complaisante, bien indiscrete... mais peu à peu, et assez vite, peinture de son moi le plus profond et le plus universel — le moi qui est à la fois l'homme comme les autres, et l'homme unique, une personne, la plus simple d'ailleurs qui soit : « Je propose une vie basse et sans lustre ; c'est tout un : on attache aussi bien toute la philosophie morale à une vie populeuse et privée qu'à une vie de plus riche étoffe. Chaque homme porte en lui la forme de l'humaine condition. » Véritable puissance, qui s'affirme dans ce troisième livre. Lui-même enfin écrivant comme il parle, dans le ton de la conversation la plus naturelle et la plus vive, au gré de sa pensée, un sujet appelant

l'autre, dans un désordre qu'on dirait parfois affecté, sur un ton pressant, avec des images substantielles, savoureuses, étourdissantes... Il parvient à une sorte de poésie à la fois intense et naturelle. Tableau large, débordant de sensation et de pensée. Et les *Essais* sont doués désormais de cette vie propre que l'artiste doit transfuser à son œuvre, s'il veut qu'elle dure, de cette vie désormais indépendante de celle de l'auteur...

Voilà donc ces étonnants *Essais* où Montaigne est parvenu, en décrivant son aventure d'homme, à nous faire mieux connaître la vie de l'homme, à faire le tableau vivant d'une complexe expérience humaine.

* * *

On ne saurait mieux comparer l'œuvre de Marcel Proust qu'à une interminable fresque qui tapisserait tous les murs d'un palais vénitien, qui se déroulerait dès l'entrée, le long des corridors et des promenoirs, sur les parois des salles et des escaliers. Une fresque comme étalée dans une grisaille lumineuse, monotone sans doute, et pourtant perpétuellement diverse, tantôt presque immobile, tantôt précipitée, s'attardant à montrer toutes les faces d'un objet, piétinant sur on ne sait quelle enquête, pour passer au galop sur de gros épisodes, juxtaposant tout à coup les visages changés d'un individu à différentes périodes de sa vie, pour nous décrire ensuite une de ses rides avec une infinie complaisance — une fresque parfois insignifiante comme un fait-divers et parfois pathétique comme un feuilleton, où des dissertations esthétiques et philosophiques se mêleraient à des évocations d'églantiers en fleurs, où l'analyse interromprait à tout coup le drame, où l'invention romanesque s'affublerait de conversations directement et comme sténographiquement empruntées à la vie réelle, où la vie réelle elle-même prendrait l'air d'une apparence, sur la durée et l'objectivité de laquelle il fût impossible de se prononcer, puisque toute l'immense scène ne se déploierait en fait qu'au fond de la conscience de l'auteur.

Et sur cette fresque on verrait se dérouler, parfois en tableaux isolés, séparés du reste, parfois en suites extraordinairement

allongées où plusieurs sujets se lient les uns aux autres sans que l'on sache où l'un commence et où l'autre finit — on verrait s'inscrire en mille formes au fond toujours le même objet : le monde et la vie mondaine, le très grand monde de la vieille noblesse française dans le dernier tiers du XIX^{me} siècle et au commencement du nouveau. On verrait le narrateur, d'abord ébloui par ce monde, y pénétrer peu à peu, invité chez des duchesses et des princesses. On verrait le clan des grands bourgeois Verdurin se hisser de même, mais plus tenacement, jusqu'à ce pinacle mondain. On verrait dîner, recevoir, causer, intriguer, potiner des nobles, des juifs, quelques diplomates, médecins ou professeurs, quelques artistes, un peintre, un écrivain, un musicien, un violoniste — cohue énorme sur laquelle se détacheraient quelques portraits toujours repris, un baron de Charlus, le juif Swann, la jeune Albertine — et derrière laquelle se tiendrait debout, alignée et décorative, la file des larbins. On passerait des salons à l'office où trône Françoise, du jardin de Combray à celui du Luxembourg, de la chambre du narrateur à celle d'un palace de bains de mer. On assisterait à la mort de la grand'mère et à l'étrange emprisonnement d'Albertine.

* * *

Son sujet, c'est donc sa vie à lui, familiale et mondaine, telle qu'elle se reconstruit peu à peu dans le champ de son souvenir. C'est le drame mondain — celui des réceptions mondaines, les intrigues pour y être invité, la rage de s'en voir exclu, et toutes les rivalités de personnes et de clans, et toutes les grosses ou subtiles rosseries, et la magnificence des soirées et le charme des conversations, des discussions avec des gens de goût et des artistes. C'est le milieu ultra-chic des Guermantes et le clan parvenu des Verdurin.

Et sur ce fond grouillant de vie mondaine, où l'auteur figure en acteur parfois, plus souvent en témoin, en simple spectateur singulièrement attentif, se détachent quelques drames plus pathétiques et plus intimes, le flirt du narrateur avec Gilberte,

son amour pour Albertine, l'amour de Swann pour Odette, la carrière de Saint-Loup, le vice du baron de Charlus — et tout le drame quotidien de la famille du narrateur, du dévouement instinctif et sournois de la bonne Françoise, de la tendresse infiniment haute et délicate de la grand'maman.

Tous ces drames au surplus se prolongent et se fondent les uns dans les autres — on ne saurait aisément en découper un seul — en une toile continue et complexe, selon un mouvement imperceptible comme celui de la vie, et avec l'apparence des choses les plus communes de la vie. Dans cet immense drame, rien n'est proprement dramatique — ou, si l'on veut, le drame naît des incidents les plus familiers, les plus quelconques, les plus quotidiens. Le dialogue lui-même a cet air négligé et banal de nos conversations les plus courantes...

Mais cette réalité familière et mondaine que Proust nous met sous les yeux, il ne lui suffit pas, encore une fois, d'en dérouler devant nous le perpétuel dessin. Il la décrit moins encore qu'il ne la scrute. On pourrait presque dire qu'elle n'est pour lui qu'un prétexte, un prétexte à l'enquête la plus impitoyable, peut-être, la plus lucide et la plus décevante — sur la sincérité de nos paroles et de nos gestes, et sur la réalité de nos sentiments — sur l'existence de la réalité elle-même.

* * *

Quelle sorte de créature morale l'homme est-il pour Montaigne ? et quelle sorte de créature psychologique est-il pour Proust ?

C'est sur ce point peut-être qu'ils sont le plus proches, et qu'au bout de leurs entreprises ils sont le plus près de se tendre la main. Proust peut même paraître avoir simplement repris sur le plan psychologique la fameuse formule de Montaigne sur l'homme « ondoyant et divers ». Car le roman de Proust est en même temps une enquête...

* * *

Proust ébranlant ainsi la permanence et l'unité du caractère, Proust nous laissant ainsi de l'homme cette idée trouble et décevante — n'est-il pas le fils ou le frère de Montaigne instruisant dans ses *Essais* le formidable dossier des contradictions humaines ? Montaigne a rabaissé l'homme, terriblement.

Seulement, Montaigne est vigoureux et joyeux. Le scepticisme n'est chez lui qu'une vue de l'esprit, d'ailleurs singulièrement perspicace, c'est un moyen pour lui de sauver l'homme de l'orgueil et de la violence, à une époque où pour des divergences d'opinions politiques ou religieuses on se battait sauvagement, c'est une méthode pour conduire l'homme à la sérénité, à la sagesse naturelle, et, selon la belle formule qu'il a trouvée lui-même, à jouir loyalement de son être.

Tandis que Proust demeure douloureusement sur ses conclusions pessimistes. L'homme est complexe. Il se trompe toujours sur lui-même. Il est dupe de lui-même et des autres. Son désir et son imagination le trompent perpétuellement. Et où est Dieu ? Sait-on jamais ce qui est le mal ou le bien ? Son immense effort de lucidité ne le conduit qu'à de petites vérités de détail — et d'ailleurs relatives. Notre personnalité s'éparpille. L'homme est bien seul. Il n'y a que les grands créateurs, les grands artistes — comme son musicien Vinteuil — pour être capables de capter véritablement, de rendre visibles les formes précises du sentiment, pour les extraire, comme il dit magnifiquement, « de cette grande nuit impénétrée et décourageante de notre âme, que nous prenons pour du vide et pour du néant ». Si l'homme donc, par un bout, existe avec certitude, s'il est grand, c'est par l'art.

* * *

Leurs deux génies — si français — vont dans le même sens. Tous deux étudient le moi humain pour le mettre en contradiction avec lui-même. Pour voir plus clair en lui, ils le dissocient. La vérité qu'ils cherchent et qu'ils découvrent à chaque pas, c'est que l'homme est divers.

Mais une différence essentielle les sépare. Ce n'est pas seule-

ment que l'un est un romancier, l'autre un philosophe, que Proust nous raconte une histoire et des histoires, et que l'autre se livre à une méditation. Car Proust est lui aussi un philosophe, et Montaigne est lui aussi une sorte de conteur, chaque page de ses *Essais* fourmillant de confidences et d'anecdotes, étant animée d'un mouvement qui la rend vivante. Non, c'est que l'un est un moraliste et l'autre un psychologue.

Voilà, me semble-t-il, la différence essentielle qui sépare Montaigne de Marcel Proust. S'ils ont tous deux nuancé, compliqué, contredit, cherché et douté — c'était pour Montaigne dans le vaillant et joyeux dessein de se mieux conduire, tandis que c'était pour Marcel Proust pour le douloureux et passionné plaisir de se mieux connaître.

Aussi la lecture de l'écrivain moderne nous laisse-t-elle plus perplexes et plus désenchantés.
